



Qu'y a-t-il
de commun
entre
une tarte
au sucre,
Johan Cruyff,
Miss Marvel,
un piano,
les maths,
un parapluie,
une baguette
magique,
Jacques Demy,
l'école, la police
et des legos ?



10 ANS !

Pour fêter les 10 ans de la revue dans ce format annuel, les bénévoles d'Enfance majuscule ont accepté de répondre à une question posée :

Quand j'étais enfant,
j'aurais aimé...
je n'aurais pas aimé...

Boris Cyrulnik

SOUVENIR D'ENFANCE

Lorsque j'étais enfant, en 1945, j'habitais à Bordeaux, j'avais huit ans et la guerre finissait.

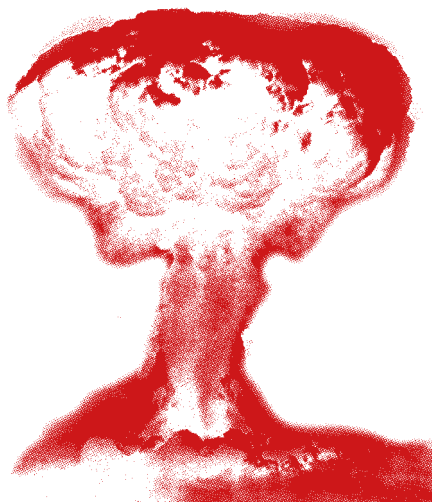
J'entendais deux inquiétudes qui planaient autour de moi dans les récits des adultes : après le débarquement en Normandie, les Allemands résistaient dans la « poche de Royan ». Ils combattaient encore et repoussaient les alliés, alors que leur propre armée était en déroute.

J'entendais dire aussi que la guerre au Japon était cruelle et que les Américains étaient en difficulté. À Bordeaux, nous étions libérés mais ailleurs dans le monde, la guerre continuait. Un jour, soudain, tout le monde est sorti dans la rue. J'entendais des cris de joie, on s'embrassait entre inconnus, on se tapait dans le dos, on riait, on criait et j'ai compris qu'une bombe venait d'exploser à Hiroshima. À Bordeaux ce fut une explosion de joie car, cette fois-ci, la guerre était totalement finie. On allait se remettre à vivre, j'allais peut-être retrouver mes parents.

Je n'avais jamais entendu le mot « Japon » et je ne savais pas pourquoi les Japonais étaient nos ennemis. Alors, on m'a expliqué en souriant que 200 000 Japonais tués en une minute, allaient les obliger à capituler. « Ce n'est rien 200 000 morts, ça va éviter de tuer 4 millions d'hommes Japonais et Américains, si la guerre continue. 200 000 morts, quelle bonne affaire. » J'ai approuvé, j'ai été joyeux.

Aujourd'hui, Hiroshima a changé de signification. Ce n'est plus la fin de la guerre, ce n'est plus une explosion de joie. Les 200 000 morts n'étaient pas des combattants. Il faut y ajouter 30 à 40 000 brûlures, cancers et la destruction de Nagasaki afin que le Japon capitule sans négociation. Ce n'est que tristesse et angoisse.

Un fait n'est pas qu'un fait. Sa signification change quand change le contexte. Alors, avez-vous encore quelques certitudes ?





Joas Graun

Quand j'étais enfant
j'aurais aimé
ne pas grandir.

J'y ai réussi car malgré mon très grand âge je suis toujours un enfant. J'ai réussi à n'être président de rien, à n'avoir aucune décoration, à continuer à me révolter contre les injustices et à considérer mon travail avec les enfants comme le plus beau terrain de jeu du monde.

Je ne dis pas que ça a été facile ; beaucoup de gens travaillent pour gagner leur vie et doivent faire semblant d'aimer ceux qui les commandent. Je sais que c'est injuste.

Je ne sais pas d'où ça vient ; je pourrais gloser sur mes parents, mes grands-parents, mon histoire pour tenter de comprendre mais il n'y a rien à comprendre, sauf que l'enfance est un bien inestimable pour toute sa vie.

Ariane Ory-Saal

Quand j'étais
enfant,
j'aurais aimé...

Vivre dans un film
de Jacques Demy
et une chanson de
Michel Legrand.
Où les femmes étaient
belles, fines, soignées,
joyeuses, fortes,
drôles, sûres d'y
arriver ou se moquant
de tomber.

Elles dansaient,
chantaient, vibraient.
Libres et heureuses
de vivre.

Merci Lola, Geneviève,
Madeleine, Peau
d'Âne, Solange,
Delphine, Yvonne...

« (Leurs)
démarche(s)
ressemble aux
souvenirs d'enfant
Qui trottent dans
ma tête et dansent
en rêvant »

Muriel Achery

Quand j'étais enfant, dans les années 70 et vers l'âge de 8-9 ans, j'ai un jour dit à ma mère : « il vaut vraiment mieux être un garçon qu'une fille ! » Et étant une fille, c'était lourd de sens. J'avais bien compris qu'en grandissant, il valait mieux être un garçon... à la maison et dans les familles, qu'il valait mieux être un garçon... à l'école, qu'il valait mieux être un garçon... dans notre société de « Liberté, Égalité, Fraternité » !

Pour ma génération et malgré les quelques efforts fournis, ce reproche vis-à-vis de nos cultures et société, n'a pas beaucoup évolué puisque j'ajoute aujourd'hui qu'il vaut mieux être un homme... dans le monde du travail aussi ! Toutefois, car j'ai un fond plutôt optimiste, je crois que les générations futures continueront à faire bouger tout cela !

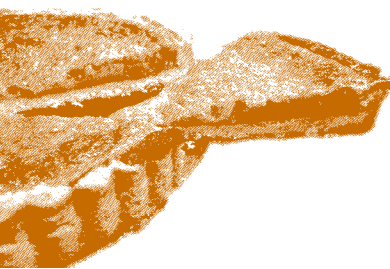
Forza les jeunes !

Alexandra Rousseau

Alexia Sebag

Mon plus beau souvenir d'enfance a le goût de la tarte au sucre que je préparais avec ma grand-mère, elle dans son grand plat à tarte, moi dans un plus petit plat à ma taille.

Je ne veux garder de mon enfance que l'odeur de cette tarte bien dorée qui avait bien plus de beurre et de sucre que de pâte et qui vient sur mes papilles comme dans mon enfance adoucir tout le reste.



Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chaque enfant rejeté trouve toujours une main tendue. J'ai appris tôt à défendre ceux qu'on ignorait, car je me reconnaissais dans leur fragilité.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chaque enfant ait la chance de rire autant que moi, de courir librement dans les cours d'école, sans crainte de la méchanceté ou de l'autorité injuste.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que chacun ait des parents comme les miens, qui offrent la liberté d'être soi et une mémé, qui avec sa joie de vivre m'a montré qu'il suffisait de peu pour rendre la vie colorée.

Si j'avais su que ce que j'ai reçu serait un jour un cadeau à offrir, j'aurais aimé que chaque enfant ait un monde d'amour et de bienveillance.

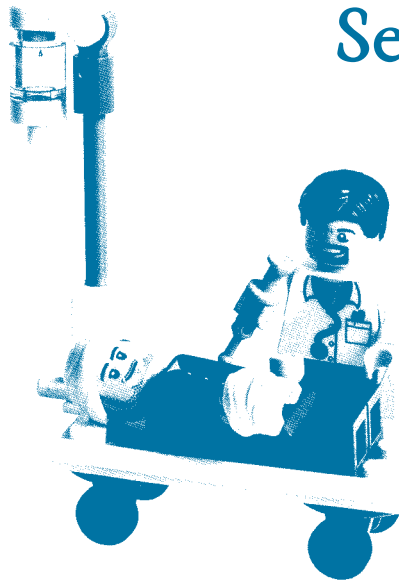
Aleksandrija Tirnanic

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé qu'on me voie, vraiment.

Qu'on accueille mes larmes sans les taire, qu'on entende mes silences sans les punir. J'aurais aimé qu'on me protège, qu'on me dise que ce que je vivais n'était pas normal, pas juste et que ce n'était pas ma faute.

J'aurais aimé être prise dans les bras, pas dans la peur.

Être reconnue comme un être humain. Avoir le droit d'exister, d'avoir peur, de rêver. Le droit à l'enfance, tout simplement. Pas à survivre, mais à grandir. À être un enfant... et rien d'autre.



Sebastien Laurent

Je suis Sébastien et je suis le trésorier d'Enfance Majuscule.

Étant le petit-fils de Simone Chalon, j'ai la particularité d'être un enfant de l'association et d'avoir grandi au milieu de ce combat contre la maltraitance. Oui, je vous le confirme, les réunions de famille n'offraient pas toujours que des sujets joyeux.

Ce que je n'aimais pas du tout étant petit, c'est ce sentiment que partout autour de moi, des enfants pouvaient souffrir sans que je puisse rien y faire. Un sentiment qui est, sans nul doute, à l'origine de mon engagement au sein de l'association.

Par contre, ce que j'aimais par-dessus tout étant petit, c'était les Legos et la liberté qu'ils me donnaient de créer un monde idéal que je cherche toujours à construire aujourd'hui, et auquel j'espère contribuer au sein d'Enfance Majuscule.

Sarah Chayantz

Lorsque j'étais enfant, je n'aurais pas changé grand-chose à ma vie, mais une idée me remplissait d'angoisse car je savais au fond de moi que mes parents n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

J'attendais, sans savoir quand, le moment où ils allaient m'annoncer leur rupture.

Un jour, c'est arrivé, ils se sont séparés.

Et contre toute attente, ce n'était pas la fin du monde.

C'était même un début étrange mais plus apaisé que je ne l'aurais imaginé!

Quel bonheur de les retrouver, chacun de leur côté, singuliers, entiers, plus eux-mêmes que jamais.

Et moi, au milieu, soulagée de ne plus avoir à faire semblant d'y croire à leur place.

Anne Schapiro-Niel



Céline Gréco

Lorsque j'étais enfant, ce que j'aurais aimé ce n'était pas la réussite ou la reconnaissance que mon père exigeait de moi à travers le piano, mais simplement de recevoir de l'amour, de la tendresse, des câlins, et le droit d'être une petite fille comme les autres.

Je faisais ce que j'avais appris à faire le mieux : je m'évadais en me concentrant sur mon début d'histoire dans laquelle j'étais l'héroïne, et j'arrivais progressivement à quitter le monde réel. Le temps passait ainsi plus vite, sans douleur, sans angoisse.

C'est mon rêve d'être médecin qui m'a tenue en vie.

Aujourd'hui, j'ai renoué avec le piano, parce que je me suis rendu compte qu'il a le pouvoir de rendre les gens heureux, le temps d'un morceau. Il a le pouvoir de faire oublier les souffrances, pour quelques instants.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé être chef de classe. J'étais fascinée par une élève de ma classe que tout le monde aimait. Sa maman venait la chercher chaque jour. Elle s'appelait Caroline et je l'avais identifiée comme l'héroïne des livres de la Comtesse de Ségur que je lisais. Toujours impeccable, bien coiffée, bonne élève, elle était parfaite. J'étais une petite blonde aux yeux bleus, rigolote et j'avais des amies, mais je n'avais pas autant d'amies que Caroline et ma mère ne venait jamais me chercher à l'école. Quand il y avait les votes pour être chef de classe, je me présentais et j'obtenais des votes mais jamais autant que Caroline. J'aurais tant voulu rentrer à la maison et crier : "je suis cheffe de classe !" J'ai toujours pensé que c'était la réussite totale d'être élue et de représenter sa classe.

Je n'ai jamais été cheffe de classe !



Christine Ascoli

Quand j'étais petite fille, j'observais les plus grands. J'interrogeais les adultes. Et m'étonnais de leurs réponses, toujours en décalage face à mes attentes et préoccupations d'enfant... N'avaient-ils pas eux aussi traversé l'enfance et ses vicissitudes ?

Je leur accordais alors qu'ils avaient peut-être oublié cet univers, engloutis qu'ils étaient dans leurs responsabilités de grandes personnes.

Grandir c'était ne plus se souvenir.

Alors j'avais écrit, inscrit en caractères convaincus, dans un manuel de conseils d'enfant destiné aux parents, ce qui pourrait me servir de mémoire, souvenir, témoignage, rappel quand ce serait mon tour d'être une grande, voire une maman. Surtout ne pas oublier l'enfance !

Le livre a disparu dans les méandres de la vie... quelles traces en reste-t-il ? Quelle empreinte dans ma mémoire...

Bernard Golse

J'aurais aimé être chef d'orchestre...

À l'adolescence, alors que je faisais du piano depuis l'âge de quatre ans, j'ai rencontré une grande dame de la musique, Hélène Dieudonné, à qui je suis allé demander si elle pensait que je pouvais devenir chef d'orchestre.

Elle me dit que mon niveau de piano était bon, mais que si, à mon âge, je ne savais lire que deux clefs seulement (la clef de sol pour la main droite et la clef de fa pour la main gauche), il y avait là un réel problème...

Nous étions en juin ou en juillet, et elle me donna rendez-vous après l'été en me demandant de savoir lire quatre clefs couramment après les grandes vacances !

C'était sans doute, un défi.

Je ne l'ai pas compris ainsi, et je ne l'ai pas relevé.

Aujourd'hui, je me dis que peut-être mon désir n'était pas suffisant...

Cela étant, je n'ai aucun regret, car l'amour de la musique m'a amené à m'intéresser aux conditions d'émergence du langage qui, au début, n'est que pure musique.

Alors, vive la musique et vive le bébé !

Eva Carrion



Quand j'étais petite, j'aurais aimé que l'on me dise que j'étais forte. Pas seulement « qu'elle est mignonne cette enfant », ou « qu'elle est souriante ». Non, « qu'elle est forte ! », c'est ce que j'aurais aimé entendre plus souvent. J'aurais voulu savoir qu'il était possible de soulever des montagnes, même en étant petite, et qu'être victime de harcèlement ne faisait pas de moi une petite fille fragile. Que le fait de pleurer facilement, devant un film ou lors d'une séparation, ne faisait pas de moi une « chouineuse ». J'aurais tant voulu savoir, du haut de mes trois pommes, que même sans ailes, il est possible de s'envoler très haut...

Elisabeth Reis

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que le temps s'arrête lorsque j'étais auprès de mes grands-parents l'été.

Ces moments, qui se déroulaient dans une campagne perdue au Portugal, étaient uniques, remplis de rires, de plénitude et de partage. Cela a développé une grande complicité entre mes grands-parents et moi.

Juste le bruit de la nature, des animaux et la bonne humeur de mes grands-parents qui étaient aux petits

soins pour moi pendant quasi 2 mois, je me sentais bien et protégée même si j'étais loin de mes parents.

J'aurai aimé que ces deux mois durent une éternité, car j'apprenais avec eux les coutumes locales qui étaient très importantes et cette transmission allait avoir un impact sur ma vie d'adulte.

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé rester enfant.

Karen Tero

Lorsque j'étais enfant, je ne sais pas vraiment ce que j'aurais aimé.

J'ai très vite appris à m'endurcir, comprenant que mes chagrins et l'expression de mes sentiments ne donneraient lieu à aucune consolation, ni à aucun câlin. J'ai donc développé une forme d'incapacité à exprimer mes émotions ou plutôt, je n'en ai pas ressenti la nécessité pendant très longtemps. Ce n'est que tardivement que j'ai compris l'importance des échanges, car ils adoucissent la vie. Cela m'a permis de me sentir enfin presque entier.

POLICE

Nicole Tricart

Lorsque j'étais enfant, mon grand-père était commissaire de police. J'avais une grande admiration pour lui, mais il ne m'avait jamais parlé de son métier. Comment aurait-il pu transmettre sa passion à une petite fille dont il savait qu'elle ne pourrait jamais suivre sa voie, puisque cette profession n'était pas ouverte aux femmes. J'ai donc fait des études de droit, la magistrature m'intéressait... J'aimais bien le droit pénal et la procédure, et l'idée de rendre la justice, parce que je pensais que c'était le seul moyen de réparer ce qui avait été brisé. C'est donc avec un grand bonheur que j'ai passé le concours dans les forces de police, dès qu'il a été ouvert aux femmes ; j'ai fait partie de la 2^e promotion de femmes commissaires en 1975... J'aurais aimé que mon grand-père puisse être fier de ce qu'il avait transmis à sa petite-fille.

Evy Garcia

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé des parents bien traitants, bienveillants. J'aurais voulu une vie sociale, partager des souvenirs, savoir interagir facilement. J'aurais aimé ne pas me caler contre le mur la nuit pour me sentir en sécurité et dormir. J'aurais voulu des bras où me blottir quand j'étais triste, apprendre à faire confiance. J'aurais préféré recevoir de l'attention autrement que par des mains qui frappent ou des humiliations. J'aurais aimé ignorer la peur, et parfois l'envie de mourir. J'aurais simplement souhaité connaître l'insouciance, rire, avoir des amies, aller chez eux, les recevoir chez moi... Simple-ment avoir une enfance.



Julie Cruzillac



Jean-Michel Aubrun

Quand j'étais petit, j'aurais aimé me rendre à l'école avec joie pour apprendre, et non pas avec la boule au ventre.

Je ne pensais qu'à une chose, les « 4 méchants camarades de classe » qui allaient m'embêter à la sortie, m'empêchant de prendre mon vélo pour rentrer chez moi en compagnie de la jolie voisine de mon village.

C'était la double peine : ce harcèlement journalier, et le fait que ma chère Odile voyait que j'étais incapable de me défendre devant « mes bourreaux ».

C'était il y a près de 50 ans et, aujourd'hui encore, il m'arrive de voir cette scène entre jeunes dans la rue ; je suis incapable d'intervenir, et tous les souvenirs remontent.

Se penser loin de tout.

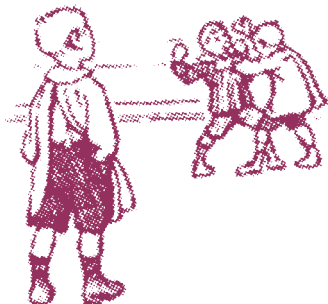
En plein cœur des grands Causses dans le sud Aveyron, au milieu de la nature sauvage et du climat parfois rude, du haut de mes 8 ans j'aurais bien aimé sentir l'effervescence de la ville, l'agitation, le mouvement. Plus précisément me dire que j'avais le monde à portée de main, moi qui le voyais si loin et si inaccessible. Presque inabordable : la culture, les expositions, les boutiques, les monuments, les restaurants, les journaux, ces messieurs et ces dames élégantes, coiffées et maquillées, les garçons de café, le métro et toutes ces vies si pressées de vivre des choses extraordinaires.

Si jeune et déjà le sentiment diffus et étrange d'avoir l'impression de rater quelque chose, de ne pas être au bon endroit. Je me disais qu'il me faudrait « rattraper mon retard », courir plus vite et plus fort pour y arriver moi aussi. Arriver où ? Je ne sais plus. Mais j'ai le souvenir que c'était déjà très précis dans ma tête : je n'étais pas au bon endroit.

J'aurais aimé trouver quelqu'un pour me dire que c'est une chance de grandir entourée de cet horizon. Que l'œil, le goût et l'intelligence se forgent au contact des éléments et de la nature. Que la rudesse des températures l'hiver ou la puissance du soleil l'été sont autant de chance d'apprendre à apprécier les sensations, les ressentis et ce que la vie nous offre. Rien n'est plus réconfortant que d'arriver gelée dans une maison chauffée à la cheminée à la fin d'une froide et éprouvante journée de novembre.

J'aurais aimé comprendre avant que la vie est un voyage, que chaque journée ne se rattrape plus. Ne se rattrape pas. Que chaque jour compte.

Marie-Christine Gryson



Claire Brisset

Quand j'étais enfant, j'ai grandi dans une petite tribu. Quatre filles, un garçon. J'étais la troisième, troisième fille. Inutile de dire que nous faisons tout ensemble : jouer, rire, se chamailler, se jalouser, se réconcilier. Alors j'ai rêvé d'être fille unique : être seule l'attention de mes parents, ne rien partager, ne pas porter les robes que mes sœurs avaient portées, ne pas faire le silence pour ne pas réveiller les plus petits, quel rêve...

Et puis j'ai grandi. Bien sûr, j'ai regardé en arrière. Et je me suis posé la question inverse : comment grandit-on, comment se construit-on, sans sœurs, sans frère, avec qui jouer, même en cachette pour ne pas se faire repérer, comment ne pas se partager les livres, les cadeaux, les disputes, les réconciliations, les secrets ? C'est simple : on devient quelqu'un d'autre. Et je me suis aperçue que cet autre destin, fantasmé, devenir quelqu'un d'autre, n'était pas, n'aurait jamais pu être, celui dont j'avais rêvé.

Tout grand et tout petit parapluie
Quand j'étais enfant, j'aurais aimé

avoir un tout grand parapluie pour récupérer les quelques pauvres parachutistes éjectés d'un avion et qui, par inattention, tombaient à côté de la terre. J'avais la hantise de cette chute que j'imaginai éternelle, puisque l'univers était infini. J'étais en même temps fascinée par le fait de passer toute sa vie à tomber, tomber, et de n'avoir rien d'autre à faire que de tomber.

Et puis un jour j'ai découvert Mary Poppins et son tout petit parapluie qui la faisait voler. J'ai oublié le tout grand parapluie pour laisser les parachutistes à leur destin de grand.

J'ai enfin connu des rêves d'enfant, car le tout petit parapluie, que souvent elle me prêtait, m'emmenait au pays des histoires enchantées.



Isabelle Clanet Dit Lamanit

Enfant, je rêvais d'être comme tout le monde. Être, paraître, sembler, ressembler.

Je convoquais toute mon imagination pour me fondre. J'employais des trésors pour cacher mes différences, mes parents séparés, ma mère qui nous élevait seule, la maison bricolée, les amis décalés, la famille de bric et de broc, la vie de bohème, mes cheveux approximativement domptés...

J'avais pourtant en moi tant de singularité...

J'écrivais, je déclamaï dans la forêt, je chantais avec Barbara « ... mais les enfants ce sont les mêmes à Paris ou à Göttingen ».

J'étais la Bérénice d'Aragon « la première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide », j'étais Nina de Tchekhov « Mon père et sa femme ne veulent pas que je vienne ici. Ils disent que chez vous, c'est la bohème... », j'étais Tessa

de Jean Giraudoux « Oh! Lewis! Quel est le moyen de faire qu'une petite seconde devienne Toujours ? ».

Avec le temps... on apprivoise ses différences... on les fait siennes...

Avec le temps... on fait de ses singularités des trophées...

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé que quelqu'un me chuchote à l'oreille... elles sont bien chouettes tes différences!

Danièle Ikidbachian

Quand j'étais enfant, mon père adorait nous photographier, ma sœur et moi, à l'aide d'appareils dont la mise en route était passablement compliquée. Je ne sais pas pourquoi, ses dispositions artistiques probablement, il nous obligeait à prendre des poses figées, en quinconce, ou les bras levés en miroir et, telles des statues, nous devenions des muses ridicules.

Je me rappelle très bien que je vivais ces situations avec un fort ressentiment, ou plutôt avec l'impression ô combien déplaisante d'être l'accessoire d'un idéal esthétique. Les séances se terminaient d'ailleurs parfois par de véritables pieds-de-nez de ma part, et mon père avait assez d'humour pour immortaliser aussi ces images...

Je revisite ces séances comme un manque de respect à l'enfant que j'étais et qui renâclait, sans être entendue, à prendre la pose.

Mais aujourd'hui, finalement, je les comprends comme des moments de ciment affectif d'un père cherchant à nous sensibiliser à son art, à la création et à ses exigences.

Mais... ces séances interminables ont eu pour effet sur moi d'avoir un grand déplaisir à être photographiée!

Jean-Pierre Rosenczveig



Isabelle Papieau

Quand j'étais enfant, je n'ai pas aimé les dimanches soir. En effet, ils marquaient la fin d'une douce journée en famille, ponctuée de sorties ou d'activités chères, dont la peinture, que mes lectures m'inspiraient, faute de voyager loin. J'appréhendais le déclin de ce jour dominical, annonciateur d'une semaine restrictive d'espaces de liberté, de rêve.

De surcroît, je détestais ces dimanches soir lors desquels étaient diffusés des films assortis du fameux « carré blanc » sur l'unique chaîne de la télévision installée dans notre cuisine : seule visée par cet interdit pour moi mystérieux et tournant de fait le dos au téléviseur toute la durée du dîner silencieux qui s'éternisait, je trouvais alors ce temps-là démesurément long et ennuyeux.

Non, vraiment, je redoutais le dimanche soir...

Des souvenirs d'enfance qui forgent l'adulte. La main de mon père qui me rattrape fermement, alors que j'ai 4 ou 5 ans et que la rivière de Dordogne allait m'emporter.

Cette fugue de la synagogue à 5 ans, mon père me rattrapant quand j'arrivais sur le trottoir ; j'étais déjà athée. Je devais réitérer bien plus tard en fuguant à mon arrivée au siège de l'Ecole Nationale de la magistrature.

Le fait de découvrir l'antisémitisme primaire en étant agressé en 6^e par un élève du fait de mon nom, et d'avoir été sauvé par le grand de ma classe, arrière de l'équipe de rugby.

Mon enfermement dans une armoire branlante dans laquelle la professeure m'avait enfermé, tout cela au prétexte que j'avais volé un plumier.

Ces surveillants de l'étude en 6^e qui nous menaçaient sur l'estrade de nous couper les doigts, au point de nous tétaniser.

La découverte de la télévision parmi les premiers dès 1956, source d'ouverture sur le monde et les savoirs.

Tout cela fait sûrement un magistrat engagé, d'abord juge des enfants, qui lutte contre l'enfermement simpliste et les atteintes aux libertés, dont la liberté de conscience avec cette idée que les enfants ont besoin d'être accompagnés d'adultes notamment, mais respectés dans leur intégrité et dans leurs convictions.

Nicole Emam

Enfant, je voulais tout voir... Alors, je tournais, tournais le plus vite possible, pour ne rien rater autour de moi. Je tournais jusqu'à ce que le sol me rattrape, et je tombais. Le nez par terre, je ne voyais plus rien. J'ai donc décidé de prendre de la hauteur. Mais grandir, c'est compliqué. J'ai grimpé, escaladé, je suis montée le plus haut possible, de la chaise à la table, de l'escabeau à l'échelle. Et je me retrouvais par terre, et je ne voyais plus rien...

Jusqu'au jour où j'ai trouvé la solution.

Puisque j'étais par terre, je suis restée couchée dans l'herbe. Et je l'ai vu, juste au-dessus de moi : un tout petit nuage, il me faisait signe de le suivre. Alors je l'ai suivi partout, et quand il n'était plus là, parce qu'un grand ciel trop bleu l'avait avalé, je savais qu'il était parti au bout du monde, pour tout voir, tout savoir, et venir me raconter des histoires.

Aujourd'hui l'enfant est devenue une dame aux cheveux blancs, qui regarde toujours le ciel avec tendresse pour y retrouver son petit nuage...



Irène Michot

Quand j'étais enfant, j'étais terrorisée par tout. Tout m'inquiétait, tout était pour moi source d'angoisse. Chaque événement si minime soit-il me donnait des cauchemars, et j'étais sur la défensive permanente dans la crainte d'une nouvelle frayeur.

J'aurais aimé avoir une baguette magique pour ne plus avoir peur et surtout être apaisée pour me laisser le temps de rêver.

À défaut de baguette, j'ai sans doute eu la chance de faire des rencontres magiques, qui m'ont permis de devenir la femme forte que je suis aujourd'hui.

Bruno

Quand j'étais enfant, j'aurais aimé savoir ce que je sais maintenant. Mais probablement que si je l'avais su, je n'aurais pas tout aimé.

Nathalie Da Silva



Quand j'étais enfant, je n'ai pas aimé les moments où j'étais séparée de mes parents, j'avais peur lorsque je n'étais pas entourée d'une personne de confiance.

J'ai encore le souvenir d'avoir vécu un grand moment de tristesse lors d'un voyage scolaire.

On souhaite que nos enfants suivent le groupe, sans trop les écouter et prendre en compte leurs peurs.

L'année dernière c'est mon fils de 10 ans qui est parti en voyage scolaire ; lorsque je l'ai récupéré, j'ai tout de suite vu, à sa descente du car, qu'il était dans un état émotionnel compliqué. Une fois dans mes bras, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes et m'a serrée si fort, ça n'était jamais arrivé avant.

Je me suis promis d'être toujours à l'écoute durant ces étapes, qui nous semblent parfois banales mais peuvent blesser durablement.

Christophe Philippe

Quand j'étais enfant, Je me souviens... Non, ça c'est Georges Pérec Dommage, ce serait tellement plus simple comme exercice

Quand j'étais enfant J'aurais aimé ou je n'ai pas aimé... Page blanche Non, pas ça ! Trop plombant pour un numéro spécial anniversaire de la revue.

Dix ans déjà

J'aurais d'ailleurs bien aimé, le jour de mes dix ans, ne pas m'entendre dire : « tu es grand maintenant, tu as deux chiffres à ton âge. Imagine que tu n'en auras peut-être jamais trois ».

Dix ans pour un enfant c'est déjà plus de la moitié de temps vécu qui lui restera pour être un jour centenaire.

J'aurais aimé que ces dix premières années passent plus vite. J'aurais tant aimé que Gavroche ne meure pas sur les barricades

J'allais oublier

J'aurais surtout aimé en 1974 que l'équipe des Pays-Bas de Johan Cryuiff gagne la finale de la Coupe du Monde à Munich

Philippe Lamaison

Quand j'étais enfant... je n'ai pas aimé qu'on m'empêche de dessiner. Je remplissais les uns après les autres de petits agendas noirs rigides, d'un demi-format A4 où l'année figurait en doré sur la couverture. On appelait ça les "agendas de médecin".

Aux feutres, j'y multipliais les silhouettes des super-héroïnes, issues des comics US que je dévorais alors. Pleine page, frontales, au cerné le plus souvent noir et aux aplats de couleurs sans nuances, elles se succédaient jour après jour. C'était comme la version infantile d'un calendrier de charme sauf qu'à "Miss avril" se substituait la miss Marvel ou la Wonder girl de journées répétées, sans interruption ni variation aucune. Et si ce n'était pas dans de tels agendas, c'était dans des ramettes de papier reliées que mon père rapportait du bureau ; qu'importe, les blocs, les ramettes, les éphémérides se succédaient sans fin.



Par exaspération ou pour une autre raison qui m'échappe encore, mes parents décidèrent subitement devant cette pratique systématique de m'interdire de dessiner.

Bizarrement, j'accueillis cela sans opposition, ni pleurs, ni colère. Mais dès le soir même, le dîner se rallongea du temps que je prenais pour dessiner sur le plateau de formica de la table, au doigt et à la salive.

Mes parents ne m'ont plus jamais interdit de dessiner.

Patricia Chalon

Quand j'étais enfant, j'aurais voulu avoir de la mémoire. Il me semblait invraisemblable que très peu de temps après avoir vécu un évènement, je ne m'en souviensse déjà plus. Alors, parfois je me disais « il faut te souvenir de ceci, rappelle-toi de cela » et parfois ça marchait : la preuve, je m'en souviens encore !

Mais quand j'étais enfant, j'aurais voulu ne pas avoir de mémoire pour ne pas me souvenir de toutes les images d'horreur déversées par la télévision sans que cela inquiète mon père qui, comme beaucoup de parents de cette génération, pensait que les jeunes enfants ne comprenaient pas. À quatre ans, j'étais trop petite pour prendre du recul, mais assez grande pour mesurer toute l'horreur de la Shoah.

Je me disais « essaye de ne pas t'en souvenir », et ça ne marchait pas : la preuve, je m'en souviens encore !



Michel Cymes

J'avais 11 ans, j'étais en sixième, je n'aimais pas les maths. J'avais de mauvaises notes. Mes parents ont décidé de me faire donner des cours particuliers. Nous vivions à quatre avec mon petit frère dans un appartement de 60 mètres carrés. Nous partagions une chambre. Et pendant que ma mère était dans la cuisine, avec l'étudiant qui me donnait des cours, nous fermions la porte à clé pour ne pas être dérangés.

Un jour, brutalement entre deux équations, il me demande si je me masturbe. À 11 ans, non formé, et choqué, je balbutie tant que bien que mal que... non ! Il me dit « je vais te montrer comment on fait » ... il sort son sexe en érection et commence à se caresser. Il me propose de mettre ma main sur son sexe. Je refuse. Il se rhabille.

J'ai dit à mes parents que je n'avais plus besoin de cours de maths. Sans autre explication.

Cette scène est, plus de cinquante ans plus tard, toujours gravée dans ma mémoire. Ah, au fait, mes résultats en maths n'ont été ni meilleurs, ni pires qu'avant, mais j'ai réussi médecine...

